Michel GRUNEWALD, Olivier DARD, Uwe PUSCHNER, dirs,
*Confrontations au national-socialisme en Europe
francophone et germanophone. Volume 2, Les libéraux,
modérés et européistes*

Berne, P. Lang, coll. Convergences, 2018, 258 pages

Joël Mouric

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/21759>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.21759

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2019

Pagination : 353-356

ISBN : 9782814305632

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Joël Mouric, « Michel GRUNEWALD, Olivier DARD, Uwe PUSCHNER, dirs, *Confrontations au national-socialisme en Europe francophone et germanophone. Volume 2, Les libéraux, modérés et européistes* », *Questions de communication* [En ligne], 36 | 2019, mis en ligne le 31 décembre 2019, consulté le 30 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/21759> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.21759>

Hormis ces quelques faux-pas, *L'imaginaire de la prostitution* se penche sur à une dimension souvent oubliée des relations tarifées, soit la dimension culturelle, et fournit un riche portrait de cette dernière. Les lecteurs et lectrices intéressé·e·s par les représentations culturelles anciennes et actuelles de la prostitution trouveront certainement leur compte dans cet ouvrage.

Catherine Lavoie Mongrain

Département de sociologie, université du Québec
à Montréal, H2L 2C5
lavoie_mongrain.catherine[at]courrier.uqam.ca

Luca GRECO, *Dans les coulisses du genre : la fabrique de soi chez les Drag Kings*

Limoges, Lambert-Lucas, coll. Linguistique et sociolinguistique, 2018, 172 pages

Dans les coulisses du genre offre un récit passionnant de l'enquête menée par Luca Greco au sein des ateliers *drag king* proposés par l'association Genres Pluriels à Bruxelles. Inspiré des récentes avancées en sociolinguistique en théorie *queer*, l'ouvrage développe une stimulante approche praxéologique du genre en action dans des situations de communication interpersonnelle. Le dispositif d'enquête mis en place associe l'observation directe, la participation aux ateliers et l'enregistrement vidéo des activités. Travaillant « avec » plutôt que « sur » les pratiquant·e·s, Luca Greco montre comment le travail de description ethnographique s'enrichit de l'expérimentation pratique avec les corps, les signes et les objets, ainsi que par la prise en compte de la réflexivité des personnes en présence.

Le regard du sociolinguiste se dirige plus précisément vers les coulisses du processus de fabrication de personnages masculins. L'enquêteur et les pratiquant·e·s partagent ici un même intérêt pour le genre en train de se faire, entendu comme un ensemble de pratiques plutôt que comme une identité stable. En effet, l'enjeu des ateliers est moins de « passer » pour un garçon ou pour un homme que d'interroger les processus de véridiction et de validation de la masculinité. Suivant une démarche non logocentrée, la description de situations tient compte de la pluralité des événements qui font apparaître des corps masculins. Le genre est un langage qui se déploie non seulement à travers la parole, mais aussi par les gestes, les postures, les mouvements, les voix, les regards et les vêtements. Une place importante est accordée à la matérialité des objets, pour montrer par exemple comment des poils de barbe collés sur un visage transforment un corps et une situation. Lors de ces ateliers, la masculinité se fabrique dans l'interaction complexe et imprévisible entre des corps, des objets et

des environnements. Tout en clarifiant leurs points de divergence, Lucas Greco croise les apports des théories féministes de la performativité (notamment celle de Judith Butler) qui permettent de penser le genre comme un langage qui nous agit, avec ceux de l'interactionnisme et de l'ethnométhodologie (notamment Erving Goffman) qui permettent de décrire comment nous reproduisons ou déplaçons le genre en situation.

La question du public est au cœur de l'ouvrage. Dans les ateliers *drag king*, les spectateur·trice·s participent activement de la fabrication de la masculinité, de par leur interaction avec le personnage en cours de création, en collaborant avec lui pour l'aider à prendre forme. Cette approche du genre comme performance collective, intersubjective et interactionnelle s'avère très inspirante pour les chercheur·e·s en sciences de l'information et de la communication. L'ouvrage invite enfin à prendre au sérieux la multiplicité des sujets sociolinguistiques que nous sommes. L'enquête montre que la participation aux ateliers *drag king* est moins motivée par la volonté de paraître masculin que par celle de vivre et d'explorer des facettes de soi-même qu'il est difficile d'expérimenter dans les espaces cis-hétéronormatifs. À partir de ces descriptions d'expérimentations de versions plurielles du soi, Lucas Greco invite à penser les individus comme des sujets politiques non unitaires, multiples, hybrides et en devenir.

Florian Vörös

Géziro, université de Lille, F-59000
florian.voros[at]univ-lille.fr

Michel GRUNEWALD, Olivier DARD, Uwe PUSCHNER, dirs, *Confrontations au national-socialisme en Europe francophone et germanophone. Volume 2, Les libéraux, modérés et européistes*

Berne, P. Lang, coll. Convergences, 2018, 258 pages

Le projet *Confrontations au national-socialisme* (CNS) est une initiative franco-allemande, conçue comme une contribution à l'histoire politico-culturelle de l'Europe au ^{xx}e siècle. Les maîtres d'œuvre de CNS, Olivier Dard (Sirice, Sorbonne Université), Michel Grunewald (Université de Lorraine) et Uwe Puschner (Université libre de Berlin) n'ont pas pris pour objet le national-socialisme en tant que tel, mais sa perception et son interprétation par les journalistes, intellectuels, universitaires ou experts (Olivier Dard, Michel Grunewald, Reiner Marcowitz, Uwe Puschner, *Confrontations au national-socialisme en Europe francophone et germanophone 1919-1949. Volume 1, Introduction générale, savoirs et opinions publiques*, Berne, P. Lang, 2017). CNS s'appuie sur l'analyse des sources imprimées publiées entre 1919 et 1949, pour dresser « une typologie des regards et des savoirs

multiples produits au fur et à mesure de son évolution sur le national-socialisme » dans l'Europe francophone et germanophone. Réseaux et transferts sont étudiés dans une perspective comparatiste. Le projet a mobilisé 130 chercheurs, français et allemands, mais aussi suisses, belges, autrichiens et britanniques représentant plusieurs disciplines : histoire, sociologie, théologie, science politique, germanistique et romanistique. *CNS* se décline en six volumes : historiographie et opinion publique (vol. 1), libéraux, européistes et modérés face au national-socialisme (vol. 2) sont déjà parus. Viendront ensuite les gauches face au national-socialisme (vol. 3), les droites face au national-socialisme (vol. 4), chrétiens et juifs face au national-socialisme (vol. 5) et la vision du national-socialisme chez les intellectuels et les experts (vol. 6). C'est une collection bilingue : pour chaque volume l'introduction est donnée en versions française et allemande ; chaque contribution – en français ou en allemand – est accompagnée d'un résumé dans l'autre langue.

Ce deuxième volume part d'un constat historiographique : l'inégal traitement des libéraux, modérés et européistes entre France et Allemagne. Les Français ont davantage étudié l'européisme, depuis l'ouvrage pionnier *Entre Locarno et Vichy*, publié en 1993 par Hans Manfred Bock, Reinhart Meyer-Kalkus et Michel Trebitsch (Paris, CNRS Éd.). En revanche, libéralisme et modérantisme ont été moins analysés, malgré la publication récente d'une *Histoire de l'Europe libérale* (Paris, Nouveau Monde éd., 2016) et d'un *Dictionnaire du conservatisme* (Paris, Cerf, 2017). Or, la confrontation des libéraux au nazisme, contemporaine de la crise profonde du libéralisme, « est essentielle » (p. 12). Si, du côté allemand, l'historiographie des libéraux est plus fournie, l'idée de crise s'impose également avec la disparition des partis libéraux – Parti démocratique allemand (DDP) et Parti populaire allemand (DVP) – au printemps 1933. L'ouvrage comporte deux parties : « interprétations emblématiques » qui évoque – à l'exception du texte d'Olivier Dard – les acteurs individuels ; et « la vision des revues ».

Quatre personnalités allemandes sont d'abord présentées. Werner Treß décrit Theodor Heuss et son livre *Hitlers Weg* (1931), comme étant représentatifs des limites rencontrées par les libéraux face au national-socialisme. Le futur premier président de la République fédérale d'Allemagne avait été membre fondateur du Parti démocratique allemand, puis député. Theodor Heuss redoutait la remise en question de l'État de droit et critiquait les risques afférents au programme économique nazi. Enfin, il rejetait l'antisémitisme et avertissait des risques de guerre. Le livre plut au public comme aux critiques de sorte que même Joseph Goebbels dut en tenir

compte. Mais *Hitlers Weg* n'eut pas d'effet politique et Theodor Heuss, malgré ses propres réflexions, vota les pleins pouvoirs à Hitler en 1933. Le caractère révolutionnaire du national-socialisme lui échappait, ce qui fut également le cas du journaliste de centre gauche Leopold Schwarzschild – étudié par Axel Schildt. L'éditeur de *Das Tage-Buch*, puis de *Das Neue Tage-Buch* après son exil à Paris en 1933 sous-estima le mouvement nazi et son chef. Il utilisa son influence auprès des émigrés pour promouvoir l'idée d'une coalition contre Hitler. De même, Georg Bernhard – décrit par Suzanne Wein –, rédacteur en chef de renom à la *Vossische Zeitung*, dénonçait dans *Le Suicide de la République Allemande*, l'opportunisme d'Hitler au risque de réduire l'idéologie au culte de la personnalité du *Führer*. Jens Flemming campe Rudolf Olden, vétéran du *Berliner Tageblatt*, qui consacra des biographies à Hitler et à Paul von Hindenburg, entre lesquels il voyait une continuité : Hitler aurait été « l'agent » des élites traditionnelles.

Trois textes envisagent le point de vue français. Olivier Dard rappelle le propos d'Auguste Detœuf : « Le libéralisme est mort » (p. 87). Il faut donc penser la confrontation des libéraux français au national-socialisme en relation avec la crise du libéralisme. Olivier Dard repère « un double problème » (p. 89) : la place réduite qu'occupe l'analyse du national-socialisme comme régime et le traitement différencié par rapport au fascisme. Il évoque notamment Élie Halévy dont l'essai de 1936, *L'Ère des tyrannies* esquissait la comparaison entre communisme et nazisme sous l'angle du totalitarisme. Louis Rougier, organisateur du colloque Lippmann à l'été 1938, connaissait bien l'Allemagne. Il donne en 1935 des leçons, dans lesquelles il oppose point par point les principes politiques de la démocratie libérale (*Rechtsstaat*) et du national-socialisme (*Polizeistaat*). Il conclut à une menace profonde, où « la mystique raciste » nazie crée « un danger de guerre ». Le primat de l'économie dans leur pensée a desservi les libéraux, et face à la guerre, ils se sont divisés. En 1940, certains libéraux français passent à Londres – comme Raymond Aron –, d'autres rejoignent Vichy – comme Pierre-Étienne Flandin (p. 99) –, cependant aucun ne se rallie au nazisme ou au collaborationnisme.

Pour sa part, Jean-René Maillot décrit Louis-Martin Chauffier comme un « un moraliste en politique ». Journaliste, catholique de gauche et vétéran de la Grande Guerre, partisan du rapprochement franco-allemand, il s'en prend aux nationalistes en tous genres. En tant qu'adversaire opiniâtre du régime nazi, il concentre ses attaques sur Hitler, avec une attention particulière au

sort des catholiques allemands. Mais étant pacifiste, il finit par assumer la guerre pour défendre le droit et la dignité humaine. Et de son côté, Nicolas Stenger analyse la pensée de Denis de Rougemont. Pour Nicolas Stenger, le protestantisme de Denis de Rougemont conditionne son diagnostic du national-socialisme. Le *Journal d'Allemagne* de Denis de Rougemont (1935-1936) contient le récit d'une « cérémonie sacrée » (p. 119). Nicolas Stenger préfère parler de « religion de substitution » plutôt que de religion politique ou séculière, parce que Denis de Rougemont constate que « le nazisme a pris une place vacante [et] l'aspect religieux est fondamental dans le cas allemand » (p. 120). À partir de cartes (p. 123), Nicolas Stenger montre le basculement des protestants en faveur du national-socialisme, et la relative résistance des catholiques. La réponse de Rougemont au national-socialisme fut d'opposer la foi chrétienne à « la religion de la race ».

Dans la seconde partie de l'ouvrage, « La vision des revues », Christine Manigand évoque *La Revue des Vivants*, où domine longtemps la figure d'Henry de Jouvenel. La revue est italophile, en même temps qu'européiste. Convaincue du danger, la rédaction fit état des persécutions antisémites et se montra pessimiste quant à l'avenir des relations franco-allemandes. Hans-Manfred Bock décrit, sous le titre « affinités et éloignement » les perspectives sur le national-socialisme dans l'entourage d'*Esprit*. Comme Nicolas Stenger, il rappelle le débat historiographique sur les convergences entre personnalisme et fascisme. Hans-Manfred Bock distingue trois périodes : celle des affinités de 1930 à 1934 ; celle des divergences de 1935 à 1938 ; enfin celle de la confrontation. Martin Cornyck présente la *Nouvelle Revue Française* (NRF) face à la question allemande dans les années Trente. En effet, avant 1933, la NRF est encore imprégnée de la *Verständigung* (l'esprit d'entente, de réconciliation) qu'y représentent André Gide, Félix Bertaux et Aline Mayrisch. La poussée nazie de septembre 1930 suscite une réaction de Jean Schlumberger pour sauver la relation franco-allemande moyennant une révision des traités, qui entraîne à son tour des répliques de Ramon Fernandez, puis de Raymond Aron. Jean Paulhan et Julien Benda, signent avec plus de 180 intellectuels un manifeste « contre les excès du nationalisme et pour l'entente franco-allemande » (p. 161). Après le 30 janvier 1933, la NRF publie des textes et documents éclairant l'idéologie nazie, en particulier l'antisémitisme. En février 1934, Léon Trotsky y publie « Qu'est-ce que le national-socialisme ? » et annonce une guerre européenne à l'horizon de quelques années. À l'exception de Pierre Drieu la Rochelle (« Mesure de l'Allemagne », *La Nouvelle Revue Française*, mars 1934, 246), la NRF,

influencée par le Six-Février, s'engage de plus en plus dans l'antifascisme. L'*Anschluss* consacre cette évolution.

Michel Grunewald montre comment René Pinon, le chroniqueur de la *Revue des deux mondes*, a compris le national-socialisme comme une « démocratie totalitaire ». Si l'on n'arrêtait pas Hitler à temps, une guerre s'ensuivrait d'où le communisme pourrait sortir victorieux. Ces réflexions amenèrent la revue à critiquer les politiques française et britannique vis-à-vis de l'Allemagne nazie. De même, Christophe Brüll souligne l'insistance du *Flambeau*, revue libérale proche des milieux juifs bruxellois, sur la politique étrangère d'Hitler et sur l'antisémitisme, avertissements qui restèrent sans effet en dépit de la présence des libéraux belges au gouvernement. Les trois dernières contributions concernent des revues germanophones : Christian Jacques évoque *Die Wahrheit*, revue pragoise européiste et antinazie, finalement réduite au silence après Munich ; Christina Stange-Fayos et Letizia Haas étudient respectivement, sur deux périodes complémentaires, le mensuel *Die Frau* (1930-44) et l'hebdomadaire *Der Spiegel* (1947-1949) ; Gertrud Bäumer, ancienne collaboratrice de Friedrich Naumann et rédactrice de *Die Frau*, dut, après avoir critiqué l'antiféminisme nazi, composer avec le régime, sans aller jusqu'à cautionner l'antisémitisme. Le cas du *Spiegel*, proche à ses débuts de l'ancien courant national-libéral, montre les difficultés de la confrontation au national-socialisme après 1945. L'hebdomadaire suscita de vives réactions en donnant la parole à Hjalmar Schacht, membre fondateur du Parti démocrate allemand, mais aussi ministre du Reich jusqu'en 1938, puis accusé à Nuremberg (p. 247-248).

Ce volume montre la faiblesse des libéraux quant à l'organisation partisane (Parti démocrate allemand/Parti populaire allemand ; Alliance démocratique). Il confirme l'importance, parmi eux, des personnalités, des formes de sociabilité élitiste (les revues). Un flagrant contraste oppose le brio des analyses à un bilan souvent décevant dans l'action. Le national-socialisme impose un clivage entre libéraux juifs et non juifs, bien que les libéraux soient dans l'ensemble hostiles à l'antisémitisme. On voit combien Hitler est au centre des analyses, mais parfois aux dépens de la compréhension du national-socialisme : Hitler est vu en tant que démagogue, d'où une relativisation de l'idéologie. Les libéraux s'indignent, dénoncent la barbarie nazie : Schwarzschild parle d'une régression au stade du pithécantrophe (p. 54). On a plus rarement une réflexion sur la nature du national-socialisme, ainsi chez Denis de Rougemont, avec son idée de « religion de substitution » qui précède l'analyse d'Aron sur les « religions séculières ». Les auteurs sont attentifs aux parcours complexes,

comme celui de Bertrand de Jouvenel, dont Olivier Dard rappelle qu'il était doriote lors du colloque Lippmann et qu'il ne devint libéral que plus tard (pp. 88, 101). Difficulté inhérente au projet : l'effort de synthèse incombe en partie au lecteur, l'ouvrage restitue la vision kaléidoscopique du national-socialisme qu'eurent les libéraux, milieu d'une grande diversité. On regrette que Wilhelm Röpke – étudié ailleurs par Jean Solchany –, qui participa au colloque Lippmann et s'engagea fortement contre le national-socialisme, ne soit pas mentionné. Raymond Aron, plusieurs fois cité, figurera au volume 6, consacré aux intellectuels et experts. En somme, le livre offre une vision affinée et renouvelée de la question, à partir de l'historiographie la plus récente : Nicolas Stenger sur Denis de Rougemont, l'Europe libérale d'Olivier Dard. À en juger par ce volume 2, *CNS* démontre la fécondité d'une approche pluridisciplinaire et internationale pour cerner un objet d'étude européen comme le national-socialisme.

Joël Mouric

CRBC, université de Bretagne Occidentale, F-29238
mouric.volant[at]orange.fr

François HOURMANT, *Les Années Mao en France. Avant, pendant et après Mai 68*

Paris, O. Jacob, coll. Histoire, 2018, 288 pages

« Ex-gauchistes, puis réalistes dogmatiques, votre temps est déjà passé. On va vous oublier ; le monde continuera sans vous ». Ainsi s'adressait le philosophe Guy Hocquenghem aux anciens maoïstes, en 1986, dans sa *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary* (Paris, A. Michel). Si aujourd'hui, plus personne ne se réclame de Mao Zedong, l'historien et professeur des universités en science politique, François Hourmant, propose dans cet ouvrage de revenir sur la fascination dont fit l'objet la Chine révolutionnaire en France de 1966 à 1976. Qualifiée de « fièvre politique », de « mythologie collective » et de « nouvelle utopie », l'auteur aborde sans empathie cette décennie Mao en s'interrogeant sur les raisons de cet engouement maoïste : pourquoi une partie du monde intellectuel participa-t-il au phénomène prochinois ? Comment est né, s'est développé, puis s'est effondré le maoïsme en France ?

Pour répondre à ces interrogations, plutôt que de se livrer à une analyse du mouvement prochinois dans ses linéaments politiques et sociaux, l'auteur organise sa réflexion autour des soubassements culturels du maoïsme, privilégiant l'étude de son impact dans les milieux intellectuels et artistiques. Spécialiste de l'histoire des intellectuels et auteur de travaux sur les voyages des intellectuels dans les pays totalitaires et sur les intellectuels

dans les années 1968, François Hourmant s'attache à restituer, dans une perspective d'histoire culturelle, les représentations et les imaginaires du maoïsme, attentif à l'ensemble des signes, symboles et récits qui donnèrent une grande visibilité à la Chine en France. L'auteur invite à dépasser la seule analyse de la nébuleuse maoïste, déjà entreprise par Christophe Bourseiller (*Les Maoïstes. La folle histoire des gardes rouges français*, Paris, Plon, 1996), pour s'intéresser aux manifestations documentaires et matérielles de la « maomania ». Le vaste travail de compilation des journaux et manifestes militants, des films et documentaires, des romans et récits de voyage, des tableaux et chansons lui permettent de mettre en lumière combien le maoïsme fut tant le vecteur de la lutte anti-impérialiste et de la critique du stalinisme qu'une sinophilie hexagonale. Il en émerge une longue liste de personnalités qui furent sensibles à l'attraction chinoise, de Simone de Beauvoir à André Malraux, en passant par Jean-Luc Godard ou Alain Peyrefitte (on regrettera à cet égard l'absence d'un index), mais aussi un tourbillon d'objets et de signes jusqu'au moindre élément de l'univers domestique (porcelaines, assiettes, théières, tapis, boîtes, cahiers Mao...). Cette méticuleuse « économie politique du signe » a le mérite de montrer les différentes versions de ce « palimpseste chinois » et contribue d'une façon originale à une meilleure compréhension des années 1968. Sa démonstration, servie par une belle plume, propose une nouvelle périodisation des « Années Mao en France » à partir de trois moments qui constituent les trois parties de son ouvrage : les années exotiques (1966-1969), les années dogmatiques (1969-1971) et enfin les années utopiques (1971-1974).

Les « années exotiques (1966-1969) » ouvrent une première phase de « fétichisation » qui voit l'appropriation et la réinterprétation des références cardinales que représentent alors Mao et la Révolution culturelle. L'auteur s'attache ainsi à démontrer combien la « maomania » fut surtout un phénomène esthétique, littéraire et cinématographique dont l'impact auprès du public cultivé alla bien au-delà des publications confidentielles des militants maoïstes du Parti communiste marxiste-léniniste de France et de l'Union de la jeunesse communiste marxiste-léniniste. Ainsi pointe-t-il les différents événements culturels qui, simultanément en 1967, participent de la diffusion du maoïsme dans les arts, à l'instar de la sortie de *La Chinoise* de Jean-Luc Godard (1967), de la publication des *Antimémoires* de André Malraux (1967) dans lequel ce dernier relate sa rencontre avec Mao en août 1965 ou encore de l'apparition de la figuration narrative qui invente un style Mao pop autour d'Errô et de Bernard Rancillac. Cette passion chinoise emprunte